

# La moisson des roses

C'était durant les mois où le soir et l'aurore  
Ont de si doux moments ;  
Votre âme en vos regards ne faisait que d'éclore,  
Vous n'aviez pas seize ans.

Un jour, parmi les fleurs vous étiez descendue,  
Et je suivais de loin  
Votre trace vingt fois retrouvée ou perdue,  
Aux détours du jardin.

Vos deux mains, au hasard, couraient sur toutes choses,  
Et par un long baiser  
Vous aspiriez les pleurs que la nuit dans les roses  
Venait de déposer.

Je vous vis tout-à-coup vous arrêter rêveuse,  
Et votre front pâlir :  
Sur vos chastes pensers, ô jeune moissonneuse,  
Passait un souvenir.

Moi, je me rappelais ces filles de Messène  
Qu'un soir Byron trouva  
Des roses du printemps dépouillant une plaine,  
Sous le fouet de l'Aga.

Elles chantaient ; parmi ces pauvres jeunes filles

Nulle ne demandait  
Où s'en allaient ces fleurs que coupaient leurs faucilles  
Et qu'un char attendait.

L'Ithôme les couvrait de son ombre immortelle,  
Comme dans l'âge d'or ;  
Le ciel était d'azur, l'air doux, la moisson belle,  
Que fallait-il encore ?

Une seule parfois vers la haute montagne  
Levant ses yeux émus,  
Songeait amèrement à sa jeune compagne  
Qui ne moissonnait plus !...

Peut-être une âme errante à la vierge pensive  
Disait-elle tout bas  
Que le même destin loin de la douce rive  
Enchaînerait ses pas,

Et qu'elle-même un jour pour des maîtres superbes  
Brûlerait de ces fleurs  
Que sur le sol natal ses mains liaient en gerbes  
Les profanes senteurs.

Et j'ai cru te revoir, vierge de la prairie !...  
Mais sous ce noble ciel  
On ne moissonne plus les fleurs de la patrie  
Que pour parer l'autel.